

LES THEATRES

Théâtre lyrique de la Renaissance.

— *La Bohème*, comédie lyrique, en quatre actes, de M. Leoncavallo, traduction française de M. Eugène Crosti.

Après ses premiers essais de la saison dernière, essais honorables, pour la plupart, et auxquels nous n'avons point ménagé nos encouragements, le Théâtre lyrique de la Renaissance ne pouvait s'arrêter en chemin. Il a donc recommencé sa campagne et rouvert ses portes, il y a quelques jours, avec *Martha* et *Si j'étais Roi*. Hier, renonçant aux brusques contre-ordres qui, depuis samedi, tiennent la critique en haleine, il a donné un ouvrage souvent joué dans les principales villes d'Italie et nouveau pour nous : *la Bohème*, de M. Leoncavallo. Cet ouvrage que l'on a très chaleureusement accueilli, a été monté — je veux le dire tout de suite — de bonne façon. Sa représentation témoigne d'un réel effort et permet de fonder des espérances sérieuses sur l'avenir d'une entreprise que je désirerais ardemment voir prospérer.

Et, d'abord, que notre Théâtre lyrique soit international, comme celui de Milan, par exemple, où tant de pièces françaises trouvent l'hospitalité et d'où nous arrive *la Bohème*, j'en serai ravi. Nous aurions grand intérêt à connaître les productions étrangères vraiment remarquables, vraiment originales, vraiment fortes. Mais on souhaiterait aussi que nos jeunes musiciens, nos compositeurs d'avant-garde, eussent le champ libre sur la scène qui devrait être un terrain de combat où, au lendemain des luttes pour les idées nouvelles, quelque chef-d'œuvre classique livrerait, à son tour, l'éternelle bataille de la beauté contre la laideur. Le Théâtre lyrique de la Renaissance, qui possède un orchestre et des chœurs excellents, qui a déjà amélioré sa troupe, fera-t-il, vers l'art, le pas nécessaire et décisif ? D'un côté, les belles partitions modernes ne lui manqueront sans doute pas. Dans l'autre sens, qu'affichera-t-il à la place de *Martha* et de *Si j'étais Roi* ? J'aime à penser que ce sera une *Iphigénie* ou une *Alceste* plutôt qu'un *Voyage en Chine* ou un *Trouvère*,

En attendant, il est tout à *la Bohème*, de M. Leoncavallo, *Bohème* qui diffère de façon complète de celle de M. Puccini, triomphalement installée au répertoire de l'Opéra-Comique. Aussi me garderai-je bien de les comparer l'une à l'autre. A la fois librettiste et musicien, M. Leoncavallo procède dans son poème, dans son chant, dans son orchestre, par vives et brutales oppositions. Ses deux premiers actes, en leur gaieté sautillante et outrancière, semblent appartenir à une opérette des Bouffes-Parisiens et ses deux derniers, au contraire, tristes, noirs, tragiques, ont l'allure des mélodrames de l'Ambigu. Il en résulte une déformation des personnages si connus du roman de Murger — roman de demi-teinte, non de violence — une transposition de leurs divers caractères qui nous étonnent infiniment, nous Français, mal préparés à voir Marcel et Musette, Rodolphe et Mimi danser le cancan sur des rythmes de café-concert ou se battre en poussant de grands cris de douleur et de colère. Une telle exagération des sentiments détruit d'ailleurs la mesure, l'unité dont une œuvre d'art, quelles que soient ses tendances, ses origines, ne saurait se passer, et m'empêche, je l'avoue, de goûter, ainsi que je le voudrais, l'exubérance théâtrale, vocale et instrumentale de M. Leoncavallo. Pourtant ce compositeur possède un don des plus rares, don qui, sans doute, lui a valu le succès jusqu'à présent et qui pourrait bien faire réussir ici sa *Bohème* : c'est le don de la parodie, de la farce, parodie et farce très grosses, que son tempérament italien pousse jusqu'aux extrêmes limites de la liberté. Grâce à ce don, précieux en somme, les scènes gaies de l'ouvrage amusent et ont même une sorte de tenue qui manque aux autres. Ces scènes gaies sont celles du Réveillon au café Momus — on nous y présente rapidement les bohèmes et leurs amies — et celle du bal que Musette, expulsée par son propriétaire, donne dans la cour de sa maison — Schaunard y chante une romance de style rossinien dont l'excessive drôlerie est encore accrue par les répliques des assistants qui hurlent en chœur les passages joyeusement ridicules du morceau. C'est là, je le répète, de l'excellente parodie. — Les autres scènes, tristes et sombres, sont celle, en la mansarde du peintre, de la double dispute, de la double séparation — Rodolphe y chasse Mimi infidèle et Musette y quitte Marcel furieux — et celle, dans la chambre du poète, de la mort de la petite poitrinaire. Ces quatre longues scènes forment à elles seules les quatre actes agencés par M. Leoncavallo, moins de façon à en faire une pièce, au sens habituel du mot, que de manière à y trouver un texte approprié à son impressionnisme musical. Le compositeur, qui a voulu être un dessinateur, a cherché dans le livre de Murger des motifs d'illustration. Il a tracé en marge de quelques-unes des pages de ce livre des figures qu'il a pu rendre vivantes, je ne le conteste pas, mais qu'il a « chargées », à tort, selon moi.

Ces figures sont représentées — pour la plupart fort bien, j'y insiste — par M. Leprestre, un Marcel de voix jolie et juste ; M. Soulacroix, un Schaunard d'exhilarante fantaisie ; M. Ghasné, un mélancolique Rodolphe ; M. Bourgeois qui, en Golline, se grise plaisamment ; Mlles Theyvenet, une Musette de véhémence excessive ; Frandaz, une gentille

Mimi, et Richard. La mise en scène, les costumes et les décors sont soignés. *La Bohème*, il faut le dire, est l'œuvre la mieux montée de toutes celles que nous ayons vues jusqu'à présent au Théâtre Lyrique de la Renaissance. On a beaucoup applaudi l'auteur et ses interprètes. Je souhaite de tout cœur que la maison hospitalière où M. Leoncavallo a trouvé si bon accueil et qui pourrait être très utile à l'art devienne vite la maison du succès.

Alfred Bruneau.

Théâtre Cluny : *Plaisir d'amour*, comédie bouffe en trois actes de MM. Maurice Frogez et Georges Colias.